

Avec une lenteur calculée, la plume Sergent-Major s'appliqua à écrire le nom de l'auteur. Quand elle eut terminé, elle fit un détour assuré par l'encrier de céramique blanc inséré dans la table puis revint, chargée d'encre violette, inscrire le nom du roman dont était tirée la dictée, la dernière de l'année. D'un geste satisfait et pressé, le large buvard assécha le soupçon d'encre qui menaçait de corrompre un devoir que Lucien voulait sans tache, comme à l'accoutumée.

La relecture faite, il ferma le cahier puis le donna à Gilbert – avec qui il partageait l'étroit pupitre de bois – qui le plaça avec le sien à l'extrémité du plan de travail afin que monsieur Bernard, le sévère instituteur qui enseignait le cours moyen première année, puisse les ramasser.

L'épais silence qui ensevelissait la classe à chaque fois qu'un exercice exigeait une attention soutenue se fissurait maintenant aux places habituelles, vite rétabli par un coup de règle sonore du maître d'école en direction des bavards, suivi invariablement de la menace d'une punition. Personne n'avait l'envie d'ajouter à des devoirs toujours longs et souvent fastidieux de lourdes conjugaisons de verbes redoutables. De surcroît à quelques minutes des vacances de Noël. L'instituteur se leva et marqua sur le tableau *4 janvier 1959*, date du retour en classe.

Venait maintenant l'heure de l'attribution des livres de la bibliothèque. C'était un cérémonial hebdomadaire auquel chacun adhérait plus ou moins librement, mais il était fortement déconseillé de montrer son peu d'enthousiasme à la proposition d'un ouvrage, sous peine de s'en voir imposer un autre plus volumineux. Monsieur Bernard avait, par des questions précises sur le livre rendu, la faculté de très vite reconnaître si l'élève l'avait lu entièrement ou seulement parcouru. Alors tombait la sanction redoutée sous forme d'un résumé d'une page, réduisant alors durant toute une semaine les jeux familiers. Ceux qui l'avaient déjà subie ne s'y étaient plus essayés, les autres n'avaient nulle envie d'en faire l'expérience.

Enfin, quand la cloche tant espérée épanchait sur la classe recueillie ses sonorités joyeuses, tous attendirent de la voix du maître le signal de se lever pour enfiler leurs vêtements accrochés sur le mur du fond et de quitter, en silence, deux par deux, la salle d'études. Ils traversèrent ensuite la grande cour bordée de bâtiments aux murs sales puis se dispersèrent bruyamment dans les rues de la ville.

*

La pluie d'hiver lourde et froide qui tombait depuis midi sur la petite ville de Bourbon-Lancy, aux portes du Morvan, n'altéra nullement le bonheur profond des enfants de s'appartenir de nouveau et d'accéder maintenant aux rêves entrevus des dernières semaines. Lucien, en couvrant sa tête déjà mouillée du capuchon du rugueux imperméable qu'il détestait, rejoignit, en compagnie de Gilbert, Gilles et Bernard qui les attendaient à l'entrée de l'école. Tous deux, d'un an plus âgés, étaient dans la classe supérieure. Les quatre habitaient rue Bellevue, à près de trois kilomètres de là, et naturellement s'accompagnaient souvent. Avec

deux autres plus jeunes, Riri, le frère de Bernard, et Petit Louis, ils formaient la « bande de Bellevue ». Les enfants, chaque jour d'école, empruntaient le même chemin, excepté quand Julien, le père de Bernard, trois ou quatre fois l'an, les convoyait dans sa Trèfle Citroën de deux places, que tous surnommaient en riant « *cul-de-poule* ». L'habitacle était si étriqué que deux enfants devaient s'exiler dans le coffre arrière, le nez au vent, mais cela n'entamait en rien leur plaisir de découvrir l'ivresse de la vitesse.

La nuit poisseuse qui noyait rapidement le paysage l'armait de dangers inconnus et terribles que le groupe rendait bien moins redoutables. Mais aucun ne souhaitait s'attarder comme aux beaux jours. De tous, Lucien était le plus heureux, un bonheur qui le rendait muet. Tout à l'heure, à son père, à sa mère, il montrerait le classement de décembre. Il avait gagné cinq places, davantage qu'il ne le fallait pour recevoir le cadeau promis dans quelques jours. Ils passèrent devant l'épicerie de madame Juchat où roudoudous, bâtons de réglisse, mistrals gagnants et autres confiseries se disputaient, une ou deux fois par semaine, les quelques pièces de cinq francs qu'une récompense méritée leur avait attribuées.

Les dernières maisons marquaient les limites que l'on attribuait à la ville. Durant près d'un kilomètre, ils seraient dans la pénombre, et ils ne rejoindraient les premières habitations du quartier Saint-Denis qu'après avoir passé le ruisseau tapi au creux de la petite vallée de Chanteau, où l'été on pêchait les grenouilles. Une voiture passa, projetant une gerbe d'eau sur les jambes des écoliers. Seul un résident de la ville pouvait se conduire ainsi, pensèrent-ils, unanimes pour une fois.

Dans les prés voisins, les silhouettes sombres des vaches immobiles ramenaient l'épouvante qui les avait saisis, au

printemps dernier, quand un taureau paissait au bord de la petite route, leur barrant le passage. Ce matin-là, ils étaient arrivés très en retard, encore tremblants de peur, mais l'école ne les avait pas punis. Bien que la clôture fût depuis longtemps rétablie, la crainte était toujours présente quand ils en approchaient. Dès le ruisseau franchi, ils furent délivrés de l'appréhension quotidienne. Le château d'eau, au fur et à mesure qu'ils gravissaient la petite côte, emplissait maintenant de sa masse rassurante le court horizon. La pluie redoublait, et les quatre garçons frissonnaient légèrement dans leurs pantalons trempés. Au carrefour, ils prirent à gauche, marchèrent encore deux minutes le long du fossé à moitié plein, puis arrivèrent à l'entrée de la rue.

La rue Bellevue était une impasse que l'on avait probablement baptisée ainsi par ironie. Elle n'avait rien de vraiment attrayant avec sa quinzaine d'étroites maisons mitoyennes aux toits d'ardoise bordant une artère nouvellement goudronnée et qu'une haie haute arrêtaït brutalement. Elle était la seule à se situer à droite de la rue de Champblanc qui descendait en pente douce du château d'eau à l'usine, comme si les autres rues aux maisons plus engageantes la tenaient à l'écart. Gilles s'arrêta le premier, puis Lucien. Venaient ensuite Bernard, puis Gilbert qui habitait tout en haut.

*

Quand Lucien entra, la grande horloge sonnait cinq heures et demie. Il s'installa, débarrassé par sa grand-mère de son vêtement mouillé, près du poêle à bois sur lequel patientait, en un doucereux et régulier murmure, la soupe du soir, tout à côté de l'inusable bouilloire. La grande pièce concentrait les activités principales de la maison. On ne la quittait que pour dormir dans deux chambres de surfaces inégales dont l'enfilade était un inconvénient

mineur comparé au froid humide qui régnait dans la plus petite, trop éloignée du foyer. Les dimensions de la pièce principale imposaient un ameublement réduit, pour l'essentiel héritage des générations précédentes. Seule l'horloge qui rythmait l'activité de la maison éveillait un peu d'attention par sa taille et ses peintures d'oiseaux aux couleurs fatiguées. C'était là que Lucien vivait le plus souvent, attendant le retour de ses parents.

D'habitude, il se délivrait rapidement des bonnes comme des mauvaises nouvelles. Ce soir, il gardait le secret de sa réussite comme si, en le partageant trop vite avec ses grands-parents qui l'aimaient, le succès perdrait brutalement de son éclat. « *Tu n'as rien à nous dire, Lucien ?* », questionna grand-mère, qui s'affligeait régulièrement d'un caractère porté à la procrastination et à la satisfaction rapide de résultats moyens. Taciturne comme toujours, grand-père attendait, assis au bout de la table, casquette sur la tête. L'enfant souhaitait retarder un peu plus le plaisir de l'annonce, inquiéter par un silence prolongé, malgré l'ivresse qui bouillonnait en lui. Grand-mère répéta la question, déjà angoissée par l'annonce d'un mauvais classement. Lucien se détourna pour masquer le sourire qui l'aurait trahi, et resta silencieux. « *Tu sais ce qu'on t'a dit, pas de cadeaux ni de jeux si tu as reculé ce mois-ci...* » Sa joie ne trouva nul rempart pour se contenir plus longtemps. « *Mais non, mémé, monsieur Bernard m'a félicité. Regarde mon carnet !* »

Aux promesses des grands-parents s'ajoutèrent celles des parents. Dans la petite chambre de l'autre habitation du bâtiment, où un lit cosy d'acajou recevait sa petite bibliothèque d'enfant, Lucien rêvait. Son imaginaire classait et reclassait les cadeaux envisagés. La tente d'Indien, le Meccano, l'ardoise magique, le train mécanique, le ballon

de football passaient tour à tour du premier au dernier rang, puis le choix s'inversait encore dans une ronde incertaine. Le sommeil éteignit bien vite les dernières ardeurs de la journée. Contre les volets, la pluie s'acharnait de nouveau.

Le baiser de son père le réveilla tout à fait. Etabli depuis ses premiers pas scolaires, c'était un rituel immuable de venir l'embrasser avant de se rendre à l'usine où il exerçait la profession de mécanicien. Après le petit-déjeuner que sa mère lui avait servi, il commença *Terre des hommes*, ouvrage que l'instituteur lui avait attribué la veille. Il n'en avait pas parcouru plus de six ou sept pages lorsque Gilbert frappa à la porte. La boîte de jeux, condamnée depuis les vacances de la Toussaint, retrouva prestement sa place sur la grande table. Entre jeux de l'oie, de dames et de petits chevaux se passa la matinée.

Lucien, depuis qu'Odette, sa mère, retravaillait dans un magasin de la ville, déjeunait le jeudi et durant les vacances chez ses grands-parents. Au laxisme dont elle faisait preuve répondait, concernant les horaires des repas, une discipline toute militaire. Le service commençait irrémédiablement à onze heures quarante-cinq, et grand-mère n'attendait jamais le retardataire, quel qu'il fût. Une fois seulement, Lucien était arrivé en retard et avait dû se contenter d'une moitié de repas, le dessert étant supprimé par représailles. Ce jour-là, il lui avait fallu patienter quatre longues heures pour assouvir partiellement un appétit qu'avait ouvert un épuisant match de football. A ses défauts, dès lors, il retrancha la négligence.

*

Débarrassés de leurs imperméables par un ciel redevenu subitement nuageux et doux, les quatre amis se différen-

ciaient davantage. Si Gilles, Lucien et Gilbert étaient de taille comparable, Bernard les surpassait aisément. Sa corpulence aurait pu lui donner autorité sur le groupe s'il l'avait désiré, mais une vue déficiente que dénonçaient de lourdes lunettes aux verres épais était un trop gros handicap s'il survenait quelque bagarre. Gilles se substituait donc à lui par la ruse, et le statut de son père Marcel, délégué syndical de l'usine, lui attribuait un prestige auprès de tous les enfants du quartier à travers le respect que leurs propres parents témoignaient à son géniteur. Gilbert s'amusait de tout, rien ne semblait sérieux très longtemps, et seule la menace de douloureuses punitions, qu'il craignait tant son père était sévère, parvenait à ramener ses pas sur le chemin de la raison. Gentil était l'adjectif qui caractérisait le mieux Lucien. Avec tous et tout le temps. Sans doute par timidité, peut-être par une personnalité qui tardait à éclore, il n'avait guère d'avis et s'abritait le plus souvent sous l'opinion dominante.

L'école, un jeudi sur deux, proposait une séance de cinéma, même pendant les vacances. Les quatre amis s'y rendaient donc aujourd'hui accompagnés des camarades des autres rues qu'ils rejoignaient ou qui les rattrapaient en chemin. La petite troupe retournait donc vers la ville, en chantant, riant ou chahutant. Passant devant l'épicerie, quelques-uns entrèrent. Les autres gagnèrent la gare, puis l'école des filles et montèrent dans le parc du château Sarrien, où la vaste salle s'improvisait cinéma ces jours-là.

Le brouhaha cessa dès que s'éteignit la lumière. Un documentaire en noir et blanc présenta une province française qui n'intéressa personne. On patienta encore quelques minutes, le temps de placer les bobines du grand film. La salle maintenant était comble, car on passait ce jeudi-là *la Flèche brisée*,

un western en Technicolor, un des plus célèbres de l'époque. Ce genre-là faisait recette, à tel point que, certains jours, les retardataires regardaient debout. Jamais les quatre amis n'avaient manqué de leur plein gré la séance de cinéma.

Comme tous ceux qui avaient cheminé avec eux, aucun ne possédait encore de poste de télévision. Les camarades de la ville, souvent équipés, ne manquaient jamais de souligner d'une ironie appuyée leur méconnaissance des programmes comme des vedettes du petit écran. Monsieur le curé avait reçu en cadeau un téléviseur et récompensait quelquefois d'une émission enfantine les meilleurs élèves du catéchisme. Depuis qu'il y avait admiré le ventriloque Jacques Courtois et sa poupée, Lucien rêvait que le petit écran entrât chez lui. Mais pas plus que l'automobile dont parlaient avec envie ses parents, il n'en était question dans un proche avenir. Le cinéma était donc pour ces fils d'ouvriers la manifestation la plus tangible du monde nouveau qui s'avavançait vers eux.

Si les cadeaux à Noël étaient imaginés, rêvés, celui du comité d'entreprise de l'usine n'apportait pas la moindre surprise, le choix ayant été précisé quelques semaines auparavant. La remise des jouets s'effectuait dans la grande salle du casino, au cœur de l'établissement thermal, dans le sud de la ville. Là se côtoyait dans une cohue bon enfant, le temps d'un après-midi, tout ce que la petite ville devait à l'usine depuis cinq décennies. Les élus du comité, debout derrière de larges tables où patientaient chocolat chaud, papillotes et gâteaux, accompagnaient la marche laborieuse des enfants vers les jouets posés sur d'immenses tréteaux au fond de la salle. Pressés de les atteindre, ils s'exaspéraient des rencontres trop fréquentes et trop longues des parents, manifestant parfois leur impatience en les tirant par la main. Un avait été giflé et, profondément humilié,

se cachait à présent contre son bourreau. Personne ne s'en inquiétait, tant les regards s'aimantaient vers le père Noël bedonnant qui là-bas, en échange d'un bon, remettait les cadeaux attendus en claquant sur des joues rafraîchies deux lourds baisers. Lucien repartait maintenant avec un coffret d'imprimeur, un peu déçu puisque le jouet désiré appartenait à la tranche d'âge supérieure. Par son éducation, il remerciait toujours sans arrière-pensée, satisfait que l'on pense à lui. Les récompenses et les cadeaux étaient peu nombreux, et un mouvement d'humeur les eût raréfiés davantage, aussi affichait-il en toutes circonstances une mine reconnaissante.

*

Sous un ciel de papier marron froissé, les personnages de la crèche attendaient depuis deux semaines la présence du nouveau-né qu'une main maternelle poserait, le matin de Noël, dans le berceau encore vierge. Lucien s'amusait toujours des cris indignés de sa mère lorsque, l'année précédente, pour la taquiner, Jean, son père, avait remplacé personnages et animaux par des soldats de plomb. La guirlande d'ampoules électriques qui enlaçait le sapin l'habillait à intervalles réguliers de couleurs changeantes dont la succession immuable fascinait Lucien. Accoudé près du gros poste de radio, son père écoutait Radio Luxembourg, tandis que sa mère dressait la table. Durant le repas, Lucien avait cherché à deviner les cadeaux qui l'attendraient le lendemain au pied du petit sapin. Son père n'avait pas répondu, semblant préoccupé. Lucien s'en étonnait, lui qui se passionnait pour tout ce qui concernait son fils. Seul dans son lit, quelques mots revinrent. Il lui semblait comprendre qu'un nouveau directeur dirigerait bientôt l'usine, que beaucoup de choses allaient peut-être changer. Soumis lui aussi à de profonds

bouleversements chaque année avec le passage dans la classe supérieure, il ne comprenait guère l'humeur paternelle. Il s'endormit en pensant que les adultes étaient bien légers de s'angoisser ainsi pour des choses que les enfants affrontaient en souriant.

Il se réveilla tôt. La curiosité le porta rapidement devant les paquets posés devant le sapin. Il faisait un peu froid, le feu depuis le milieu de la nuit s'était éteint. Tout occupé à retirer le papier qui protégeait les cadeaux, il entendit à peine son père recharger le foyer. Le ballon de football l'enchantait. Il devinait déjà les matchs à venir dans le champ voisin avec ses copains. Grand-père lui avait promis une bêche d'enfant pour, le printemps venu, l'aider au jardin, elle était bien présente. Le dernier paquet était le cadeau de maman. C'était un atlas de géographie qui répondait en tout point à son récent souci de découvrir le monde dans lequel il vivait.

Il n'en avait pas encore feuilleté la moitié que bientôt il lui fallut accompagner ses grands-parents pour assister à la grand-messe de Noël. Il était toujours surpris de les voir en habit du dimanche, eux qui portaient tout le temps ces immuables vêtements des gens de petite condition. Une fois l'an seulement, ils éprouvaient la nécessité d'entrer à l'église, mus sans doute par les souvenirs d'une enfance lointaine qu'il leur semblait retrouver en perpétuant cette tradition religieuse. Pour se rendre en ville, le chemin était différent de celui qu'empruntaient d'habitude Lucien et ses camarades. L'enfant et ses grands-parents descendaient vers l'usine puis suivaient la grand-route qui les menait tout droit vers l'église, dont les deux flèches seules apparaissaient par-dessus les grosses maisons bourgeoises de la ville haute. Passé le quartier Saint-Denis et les prés qui l'isolaient de la ville, tout le long de la départementale 973, les belles

et grosses demeures, avec leurs formes délicates et leurs ravalements soignés, accusaient mieux encore la médiocrité de celles de la rue Bellevue et des quartiers ouvriers. La messe lui parut plus longue que celle des autres dimanches. Au retour, ses grands-parents s'attardèrent avec quelques connaissances oubliées, irritant encore davantage l'enfant désireux de retrouver ses cadeaux avant le repas familial auquel on les avait conviés.

Ils croisèrent, avant d'entrer, Fernande Lebas, qui habitait la dernière maison de la rue. D'une sensibilité extrême qu'avaient polie tout au long d'une existence misérable les deuils cruels et les infortunes, la pauvre femme vivait le mouchoir à la main. Du moineau tombé du nid au plus effroyable désastre planétaire, tout pénétrait dans cette âme, y nourrissant une tristesse immense qui ne se libérait qu'en pleurant. Qu'on vienne à lui offrir des légumes, des fruits du jardin ou ces cochonnailles que distribuait si généreusement aux voisins Julie, la mère de Bernard, l'émotion la submergeait si fort qu'elle ne pouvait remercier. Cette affectivité faisait la joie de ses compatriotes qui, par malice ou amusement, se plaisaient à décorer de tragique la plus insignifiante nouvelle, recevant le salaire espéré d'un chapelet de larmes ponctuées systématiquement d'un « *y'a ben du mauvais monde quand même* ». Lucien aimait bien cette pauvre femme qui lui inspirait de la compassion et l'embrassa de bon cœur. Il n'en fallut pas davantage pour qu'elle reprenne le mouchoir qu'elle venait de quitter.

Une éducation rigoureuse ne lui permettait pas de prendre part à la conversation sans y être invité, aussi, pour tromper l'ennui d'un repas trop long, Lucien s'évadait bien vite vers les jours prochains. Depuis que les prévisions promettaient la neige pour le surlendemain, il aurait volontiers, pour peu qu'il

en eût le pouvoir, sacrifié deux jours de vacances pour hâter le plaisir de la retrouver. Les déjeuners de fêtes affichaient toujours le bonheur paisible d'être ensemble, mais celui-ci semblait leur faire injure. Lucien avait interrompu son rêve quand la voix contrariée de son père expliqua ce qui pourrait bientôt bouleverser leur quotidien. Grand-père le réconforta, sans toutefois sembler croire vraiment aux paroles apaisantes qu'il prodiguait. Lucien pensait que, si son père travaillait de nuit, s'il gagnait davantage, la télévision s'installerait bien vite dans la maison. Le jour tomba tôt, on alluma la lampe et on débarrassa la table. Lucien ouvrit l'atlas au hasard. L'Afrique surgit sur une double page. Des noms de pays, de villes, de fleuves inconnus se mirent à chanter dans sa tête. Demain, à Bernard, à Gilles, il demanderait où se trouvent la Somalie, le Tanganyika, le nom de la capitale de l'Angola. Ils ne le sauraient pas, bien sûr. Alors il triompherait, lui qu'ils considéraient toujours comme un petit.

*

La neige tomba le jour prévu. Une clarté étrange emplissait la chambre aux volets clos quand Lucien ouvrit les yeux. Déjà la route avait disparu, les toits blanchissaient, et le jardin derrière la maison perdait ses couleurs. Ses camarades étaient dehors depuis près d'une demi-heure quand on lui permit enfin de les rejoindre. On commença une bataille de boules de neige puis, la couche devenant consistante, on confectionna d'un morceau de caisse une petite luge, à laquelle on fixa une corde. On s'épuisa vite à tirer ainsi sur un sol peu glissant et plat. Bernard tomba une fois, et se fit mal. Le jeu s'interrompit alors. Gilles proposa une autre activité pour l'après-midi, mais en garda le secret.

Les deux longues spatules qu'un oncle avait abandonnées lors d'un déménagement émerveillaient les enfants.

Les lourdes chaussures d'hiver s'adaptaient difficilement aux fixations des skis, mais leur permettaient quand même de s'y maintenir maladroitement durant une vingtaine de mètres avant de chuter dès que la pente du pré s'accroissait légèrement. Attendre son tour l'ennuyait, alors Gilbert alla chercher la luge. Ils s'amuserent ainsi un long moment, puis la « bande du Nord » se manifesta et voulut skier elle aussi. (Les quatre amis avaient ainsi baptisé leurs camarades des rues supérieures, les autres naturellement appartenaient à la « bande du Sud ».) Bien qu'ils fussent loin de leur territoire et en nombre inférieur, Gilles et ses amis s'y opposèrent. Les boules de neige volèrent. On s'insulta. On en vint aux mains. Rue Bellevue, on fit les comptes. Plus de luge, deux manteaux déchirés, un bonnet et une écharpe volés, mais les skis sauvés et la promesse de se retrouver. De plus, on ramenait une paire de moufles, un gant, et Bernard, d'un coup de poing, avait cassé une dent au gros Boileau qui l'avait injurié. Maintenant, il fallait convaincre les parents de la lâche agression. Les garçons avaient connu plus facile !

Lucien ne se souvenait pas si la gifle avait suivi ou précédé les cris épouvantés de sa mère. Pouvait-il lui donner tort, à voir son manteau déchiré et taché du sang qui coulait encore par instants de son nez, vraisemblablement d'un coup dont il ne gardait plus connaissance ? Par ailleurs, sale des pieds à la tête. Mais la punition qui le clouait au lit, volets fermés, lumière éteinte, n'entamait en rien la fierté de s'être bien battu, d'avoir tenu tête à plus forts et plus nombreux. Il frissonnait encore du plaisir d'avoir répondu à Henri Murat, de deux ans plus âgé, qui les poursuivait : « *Toi, le vieux, la prochaine fois, on te terminera à la mitaine !* » Palpant, d'un index complaisant, les muscles de ses bras, la promesse lui apparaissait maintenant un peu prématurée.